

# LETTRE

REMISE

PAR LE C<sup>te</sup> DE MIRABEAU

A

FRÉDÉRIC-GUILLAUME II,

ROI RÉGNANT DE PRUSSE.

Arcus & statuas demolitur & obscurat oblivio,  
negligit carpitque posteritas. Contrà contemptor  
ambitionis & infinitæ potestatis domitor animus  
ipsâ vetustate florescit; nec ab ullis magis lauda-  
tur quàm quibus minimè necesse est.

PLIN. Panégy.



BERLIN.

1787

THE NEWBERRY  
LIBRARY

FRC

2449 d

C20

Fnc

22554

THE

WALL

OF THE

AND

THE

THE

THE

THE



THE

THE

THE

---

*AVERTISSEMENT.*

**I**L est des imputations toutes à la fois si odieuses & si absurdes , qu'un homme de sens n'est pas même tenté d'y répondre ; & le silence est le seul parti qui convienne à un honnête homme , lorsque ceux qui le calomnient ne se nomment pas.

Mais parmi les horreurs qu'on a vomies contre moi dans ces derniers tems , & que j'ai plutôt comptées au nombre des récompenses de mes travaux , que dans celui de mes malheurs , il en est une qui ne m'a pas laissé insensible.

On m'a accusé d'avoir remis au roi de Prusse régnant une satyre contre l'immortel Frédéric II.....

Frédéric II m'a appelé près de lui de son propre mouvement , quand j'hésitois à importuner ses derniers momens du desir bien naturel de voir un si grand homme , & d'échapper au regret d'avoir été son contemporain sans l'avoir connu. Il a daigné m'accueillir , me distinguer ; aucun étranger , depuis moi , n'a été admis à sa conversation. La dernière fois



qu'il me manda, il venoit de se refuser au juste empressement de ceux de mes compatriotes qu'avoient attirés à Berlin ses manœuvres militaires ;..... & pour prix de cette honorable bonté, j'aurois fait une satire contre lui !....

Certes, Frédéric est trop grand, pour que je tente jamais de faire son éloge ! Ce mot *éloge* me paroît fort au-dessous d'un grand roi, il suppose des exagérations peu sinceres ; forcer les faits ou les dissimuler ; n'envisager un sujet que sous ses aspects favorables ; tout louer, en un mot, c'est-à-dire, déguiser ou trahir la vérité, sont les inconvéniens presque inévitables de ce genre ; & jamais éloge auquel la critique ne vint pas se mêler, ne fut ni vrai ni honorable. Je n'ai donc pas fait, je ne ferai pas l'éloge de Frédéric II. Mais je m'efforce depuis deux ans d'élever à sa mémoire un monument qui ne soit pas tout à fait indigne des travaux dont son regne a été illustré, des grandes leçons que ses succès & ses fautes ont également donnés : j'ai entrepris cet ouvrage considérable, qui verra le jour dans le cours de cette année, & je n'en ai pas fait mystère.

( 5 )

Le mémoire que j'ai remis à Frédéric-Guillaume II , le jour de son avènement au trône , étoit tout à fait étranger à ce projet. Il s'agissoit seulement de mettre sous ses yeux les espérances des honnêtes gens , qui , depuis long-tems rendoient hommage à ses intentions , & le vœu des hommes instruits , qui savoient combien de choses plus grandes qu'éclatantes , pouvoient éclore en Prusse , sous un regne nouveau , & sous un prince dans la force de l'âge & de l'activité.

Le voici ce mémoire, dont on a voulu me faire un crime. Je présente le corps de délit à l'Europe ; c'est à elle d'en juger. Je n'ai pas changé une ligne à cet écrit , quoique mon opinion ait varié considérablement sur quelques points de détail , comme on le verra dans mon ouvrage sur la Prusse. Mais je me serois reproché d'altérer , même légèrement , un mémoire que l'on s'est efforcé d'empoisonner.

On a beaucoup demandé quel droit j'avois eu de présenter ce mémoire ?

Outre les remerciemens que le roi régnant de Prusse a bien voulu consigner dans une lettre , il n'a pas dédaigné de m'en adresser encore de vive voix , dans

( 6 )

une assemblée nombreuse , chez S. A. R.  
le prince Henri son oncle , huit jours  
avant mon départ de Berlin. J'ai cru de-  
voir apprendre ce fait au public , non pas  
pour répondre à ses contes , qui n'ont  
jamais pu tromper personne , mais parce  
que le courage d'aimer la vérité est plus  
honorables pour un roi , que celui de la  
dire ne peut l'être pour un simple citoyen  
du monde.







# LETTRE

*REMISE*

A

FRÉDÉRIC-GUILLAMME II

SIRE,

Vous êtes Roi!..... Le jour est arrivé où Dieu a voulu vous confier le sort de plusieurs millions d'hommes, & le pouvoir de faire de grands biens ou de grands maux sur la terre. Le sceptre vous est remis à l'âge où l'on est capable d'en

porter le fardeau ; vous devez être rassasié de jouissances vulgaires , vous avez usé de tous les plaisirs , un seul excepté..... ; mais aussi c'est le plus grand , le seul inépuisable. Il vous étoit interdit ; il est en votre pouvoir : vous allez veiller sur le bonheur des humains.

*Avantages réels & acquis.*

Vous parvenez au trône dans une heureuse époque ; le siècle s'éclaire de jour en jour , il a travaillé , il travaille pour vous , il vous amasse des idées saines ; il étend son influence sur votre nation que tant de circonstances ont retardée. Une logique sévère juge de tout aujourd'hui ; les hommes qui ne voient que leur semblable sous le manteau royal , & qui en exigent des vertus , sont plus nombreux que jamais ; on ne peut plus se passer de leur suffrage , & il ne reste à leurs yeux qu'un genre de gloire : tous les autres sont épuisés. Les succès militaires , les talens politiques , les prodiges des ARTS , les progrès des sciences , tout a paru & brillé tour-à-tour d'une extrémité de l'europe à l'autre ; la bienfaisance éclairée , qui organise & vivifie les empires , ne s'est point encore montrée sur le trône pure & sans mélange : c'est à vous à l'y faire asseoir ; cette gloire sublime vous est réservée. Votre prédécesseur a gagné sans doute assez , & peut-être trop de batailles ; il a trop fatigué les cents voix de la renommée : il a , pour plusieurs regnes , pour plusieurs siècles , à-peu-près ravi la gloire militaire. Si les circonstances vous forçoient à l'imiter , il faudroit se montrer digne de lui , & Votre Majesté n'y manqueroit pas ; mais il n'y a pour elle aucune raison de chercher

avec



avec peine & par des sentiers battus une gloire où l'on ne peut plus arriver qu'à la seconde place ; tandis qu'avec plus de facilité vous pouvez vous créer une gloire plus pure , non moins brillante , & qui soit la vôtre uniquement. Frédéric a conquis l'admiration des humains ; jamais Frédéric n'obtint leur amour , il peut vous appartenir tout entier.

Sire , votre taille , votre figure rappellent les héros de l'antiquité ; c'est beaucoup pour les soldats , c'est beaucoup pour le peuple , dont le sens droit & simple associe les belles qualités de l'âme à la beauté du corps ; & telle fut la première intention de la nature. Aussi ces formes héroïques sont-elles embellies chez vous d'une teinte très-remarquable de douceur , de calme , de bonté , & ceci n'est pas peu , même pour les philosophes. Votre cœur est sensible ; & la nécessité d'une longue circonspection doit avoir tempéré ce que votre bonté naturelle vous auroit donné de trop en facilité. Votre esprit est juste , j'en ai souvent été frappé ; votre élocution est forte & précise : vous avez montré plusieurs fois que vous possédiez l'empire de vous-même ; vous n'avez point été élevé , mais vous n'avez pas été gâté ; & les hommes qui ont de l'énergie , savent bien se passer d'éducation : ils reçoivent à chaque instant celle des choses ; c'est la bonne , elle ne se désapprend pas. Vos moyens sont grands ; vous êtes le seul souverain de l'europe , qui , loin d'avoir des dettes , ayiez des trésors. Vos troupes sont excellentes ; votre nation est docile , fidelle , & bien plus douée d'esprit public , qu'on ne devoit l'attendre de sa constitution servile. Quelques parties de l'ad-

ministration , la comptabilité , par exemple , & toute la manutention , purement militaire , méritent dans vos états de grands éloges. Un de vos oncles , chargé de gloire & de succès , à la confiance de l'europe , les talens d'un héros & l'ame d'un sage. C'est un conseil , un coopérateur , un ami que la nature & le sort vous envoient au moment où vous en avez le plus de besoin , au moment où votre déférence pour lui vous acquiescera d'autant plus infailliblement tous les suffrages , qu'elle sera plus volontaire. Vous avez des rivaux de puissance , & pas un voisin qui soit vraiment à craindre. Celui qui paroissoit s'annoncer pour redoutable , a menacé trop long-tems pour frapper ; il apprit à vous connoître ; il entreprit avec précipitation ; il renonça de même à ce qu'il avoit entrepris. Il renoncera encore à ses nouveaux projets ; il convoitera tout , il n'obtiendra rien , & ne fera jamais qu'un aventurier irrésolu , à charge aux autres & à lui-même. Pour se se préserver de lui , il ne faudra que le laisser s'agiter de ses conceptions qui s'opposent entr'elles.

Enfin , Sire , vous êtes le seul prince qui soyiez dans la nécessité indispensable de faire de grandes choses , le seul dont on en attende ; & cette nécessité , cette attente , doivent être comptés au nombre de vos plus grands moyens..... Quelle admirable situation est la vôtre ! que d'inestimables avantages vous apportez sur ce trône où vous trouvez le pouvoir de tout faire !..... Il est redoutable ce pouvoir , même pour celui qui le possède ! mais aussi les grandes institutions , les réformes importantes , la régénération des empires n'appartiennent qu'à des monarques ab-



folus..... Veuillez , ah ! veuillez recueillir les trésors qu'épale sur vos pas la providence ; méritez les bénédictions du pauvre , l'amour du peuple , le respect de l'europe , les vœux des sages. Soyez juste , soyez bon , & vous serez heureux , vous serez grand.

*Courtisans.*

*Grand !* Sire , vous voudrez ce titre ; mais vous le voudrez de la bouche de l'histoire & de celle des siècles futurs. Vous le dédaigneriez dans celle de vos courtisans que vous avez entendus , que vous entendrez désormais bien davantage prodiguer même la louange grossière. Si vous faites ce que le fils de votre esclave aura fait , dix fois par jour mieux que vous , ils diront que VOUS AVEZ FAIT UNE ACTION EXTRAORDINAIRE : si vous obéissez à vos passions , ils diront que VOUS FAITES BIEN : si vous prodiguez le sang de vos sujets comme l'eau des fleuves , ils diront que VOUS FAITES BIEN : si vous affermez l'air , ils diront que VOUS FAITES BIEN : si vous vous vengez , vous si puissant ! ils diront que VOUS FAITES BIEN.... Ils l'ont dit quand Alexandre dans l'ivresse déchira d'un coup de poignard le sein de son ami ; ils l'ont dit quand Néron assassina sa mere.

Mais vous , Sire , c'est du sentiment intérieur de votre propre justice , c'est de la conviction éclairée de votre bienfaisance que vous avez besoin. Votre conscience sera votre premier juge ; & votre peuple , l'Europe & la postérité confirmeront ses décrets. Il vous faut nécessairement leur estime , eh ! combien il vous sera facile de l'obtenir ! Si vous remplissez infatigablement vos



devoirs sans jamais remettre au lendemain le fardeau du jour précédent ; si par des principes grands & féconds , vous savez les simplifier & les mettre au niveau des forces d'un homme ; si vous donnez à vos sujets toute la liberté qu'ils peuvent porter ; si vous protégez toutes les propriétés ; si vous facilitez les travaux utiles ; si vous effrayez les petits oppresseurs qui sous votre nom voudroient empêcher les hommes de faire pour leur avantage , ce qui leur convient sans nuire à autrui ; un cri unanime bénira votre autorité , la rendra plus sacrée , plus puissante , & tout vous deviendra aisé ; car toutes les volontés & toutes les forces se réuniront à votre force & à votre volonté ; votre travail acquérera chaque jour une nouvelle douceur. La nature a rendu le travail nécessaire à l'homme ; elle lui a donné aussi ce précieux avantage que le changement de travail est tout-à-la-fois pour lui un délassement & une source de plaisir. Qui plus aisément qu'un roi peut vivre selon cet ordre de la nature ? un philosophe a dit : *qu'aucun homme n'étoit aussi ennuyé qu'un roi* ; il devoit dire QU'UN ROI FAINÉANT ; eh ! comment l'ennui pourroit-il atteindre le souverain qui veut faire son métier ? Entretiendra-t-il jamais mieux la vigueur de son esprit & sa santé même qu'en se préservant , par le travail , du dégoût que doit éprouver tout homme de sens au milieu de ces diseurs de rien , de ces artisans de fastidieuses louanges qui n'étudient le prince que pour le corrompre , l'endormir & le flouter ?... Leur seul art est de le rendre apathique & foible , ou impatient , brusque & inappliqué..... Votre peuple jouira de vos vertus ; car il n'y a qu'elles

qui puissent conserver , améliorer son patrimoine. Vos courtisans cultiveront vos défauts ; car c'est sur eux seuls que peuvent porter leur crédit & leurs espérances.

*Habitude.*

Sire , l'habitude non moins que les circonstances influe sur les hommes ; & le commencement détermine l'habitude. Voilà pourquoi les premiers momens d'un regne sont si précieux ; on en espere tout , & le plus léger effort qui seconde cette espérance , la confirme , la double , la centuple ; on s'affermir dans l'amour du bien par le plaisir de l'avoir fait , & celui que l'on veut faire devient plus aisé par celui qu'on a déjà effectué.

Or le commencement , Sire , dépend absolument de vous ; ne prenez que de bonnes habitudes ; n'en laissez point établir de frivoles autour de votre majesté. Qu'on voie en vous un homme appliqué & véritablement amoureux du bien public. Tous vos ministres , tous vos courtisans travailleront aussi-tôt. L'émulation des idées utiles naîtra & produira infailliblement quelques fruits. Elle vous servira du moins à juger la portée de l'esprit de ceux qui vous approchent ; elle peut quelquefois réveiller ou même faire éclore une pensée heureuse , & vous aurez tourné au bien de votre peuple jusqu'à ce penchant à la flatterie qu'on ne peut entièrement bannir des cours.

*Ne pas trop gouverner.*

Vous pouvez dès le commencement vous assurer la liberté d'esprit que demandent les grandes affaires , en classant celles qui appartiennent à



l'autorité souveraine , & laissant à la magistrature & à l'administration toutes celles qui peuvent & doivent finir sur le lieu.

Plus d'un souverain estimable s'est rendu incapable de régner avec gloire en se laissant écraser du soin des affaires privées. Pour vous , Sire , comme il vous convient de *gouverner toujours bien , il est digne de vous de ne pas trop gouverner*. Pourquoi dans le gouvernement civil montrer le pouvoir du roi , lorsque les affaires peuvent aller sans lui ? L'autorité une fois établie , la sûreté au dehors assurée , la justice civile & criminelle distribuée sur des principes d'égalité entre toutes les classes des citoyens & par conséquent les propriétés de tout genre suffisamment calculées , les contributions judicieusement assises , les travaux publics , les chemins , les canaux sagement dirigés , que reste-t-il à faire au gouvernement ? Rien , qu'à jouir du travail des citoyens , qui en faisant leurs affaires sous votre protection pour leur plus grand intérêt , font celles de l'état & les vôtres.

Le prince qui examinera s'il ne vaudroit pas mieux laisser aller seules la plupart des choses humaines , un tel prince est encore à paraître , & c'est celui-là cependant qui gouvernera , comme Dieu , par le ministère de la raison & de l'intérêt de chacun , en assurant seulement à tous le fruit de leur intelligence & de leur travail. Où les hommes seront les plus libres , là sera le plus grand nombre , & là aussi ils auront le plus de soumission & d'attachement pour l'autorité ; car l'autorité est essentiellement l'amie de la liberté qu'elle protège. Personne ne lui demande autre



chose , sinon : FAITES EN SORTE QU'ON ME  
LAISSE LIBRE ET EN PAIX.

Vous n'êtes sûrement pas à reconnoître , Sire ,  
que la fureur des réglemens est le caractère des  
petits esprits , des hommes incapables de géné-  
raliser , nourris d'idées timides , d'appréhensions  
ridicules. Cette importante vérité vous indiquera  
les réformes que vous aurez à faire , & combien  
vous gouvernerez mieux que vos prédécesseurs &  
vos émules , en gouvernant moins.

*Opérations qui peuvent avoir lieu sur le champ.*

Il est sans doute une foule de choses bonnes ,  
utiles , nécessaires , urgentes même , qu'il vous est  
impossible d'exécuter à l'instant. Non-seulement il  
faut que vous les appreniez , que vous les com-  
biniez , que vous les mûrissiez ; car , pourquoi  
croiriez-vous d'après l'opinion d'un autre ? c'est  
une des plus grandes erreurs dont vous deviez  
vous défendre , comme aussi d'être obligé de re-  
venir sur vos pas. Le manque de suite qu'a mon-  
tré celui de vos émules qui a tenté le plus de  
choses , a plus nui à sa considération politique ,  
que ses plus lourdes fautes. Non-seulement donc  
il faut que vous appreniez quelles sont les choses  
à faire ; mais , ce qui est plus difficile il faut que  
vous les enseigniez à vos ministres peut-être , à  
votre peuple certainement. C'est en préparant les  
actes législatifs par la persuasion , que vous arri-  
verez , Sire , sans secousses & presque sans ob-  
stacles , aux opérations qui exigent des tems plus  
calmes , & moins surchargés que les premiers  
momens d'un nouveau regne. Mais il est des  
choses que vous pouvez exécuter à l'instant même ;

& qui , donnant de vous la plus haute opinion ; vous feront recueillir les fruits de la confiance , & vous faciliteront les grandes réformes dont votre regne doit être rempli.

Souffrez qu'un homme qui vous aime , pardonnez cette expression libre , mais profonde ; souffrez qu'un homme qui vous aime pour le bien que vous pouvez faire , pour le grand exemple que vous allez donner du mal que l'on peut épargner , vous indique quelques-unes de ces choses qu'un seul acte de votre volonté peut opérer , qui ne produiront que du bien sans nul mélange d'inconvéniens , & feront des premiers momens de votre administration , l'aurore du regne le plus paternel qui ait jamais embelli la terre.

*Abolition de l'esclavage militaire.*

Au nombre de ces choses , Sire , & la première au premier rang , je compte l'abolition de l'esclavage militaire , c'est-à-dire , de l'obligation imposée dans vos états à tout homme de servir depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de soixante & plus s'il le peut pour huit gros tous les cinq jours. Cette affreuse loi , née des nécessités d'un siècle de fer & d'un pays à demi-barbare , cette loi qui dépeuple & dessèche votre royaume , qui déshonore la partie la plus nombreuse & la plus utile d'une nation sans laquelle vous & vos ancêtres n'auriez été que des esclaves plus ou moins décorés ; cette loi que vos officiers aggravent encore en levant plus d'hommes que la conscription militaire ne le permet , ne vous vaut pas un soldat de plus que ceux que vous auriez sans elle par une augmentation de paie dont vous trouverez facilement



ment l'économie dans la juste réduction des ruineux enrôleurs que Frédéric II entretenoit dans les pays étrangers , & par un arrangement sage pour recruter l'armée Prussienne d'une manière qui élève les ames , qui ajoute à l'esprit public , qui ait les formes de la liberté au lieu de celles de l'abrutissement & de l'esclavage.

Dans toute l'Europe , Sire , & chez vous plus qu'ailleurs , on a eu la stupidité de laisser perdre un des plus utiles instincts sur lequel puisse être fondé l'amour de la patrie. On a exigé des hommes d'aller à la guerre comme de vils troupeaux à la boucherie , lorsqu'il n'y avoit rien de plus facile que de faire pour eux du service public un objet d'émulation & de gloire.

Vos sujets sont obligés de servir depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de soixante , & regardent avec raison cette assujettissement comme une très-dure servitude. Il en est de même des milices en France , qui moins cruelles y sont très-odieuses. Eh bien ! les Suisses ont une obligation semblable qui commence deux ans plutôt ( dès l'âge de seize ans ) & ils se croient des hommes libres.

En effet la confédération naturelle qui engage les citoyens d'un même état à repousser l'ennemi , à défendre leur héritage & celui de leurs voisins est si manifeste , & son exercice présente un tel attrait aux jeunes gens , qu'il est inconcevable que la tyrannie ait pu être assez imbécille pour en faire un fardeau.

Donnez , Sire , à cette obligation une forme libre & glorieuse en la liant à l'exercice de quelque volonté , à la nécessité de mériter quelque estime , à un point d'honneur , & votre armée



fera encore mieux composée , & vos sujets se croiront & seront réellement soulagé d'un grand joug.

D'abord faites grace des dix dernieres années de service. Les vieillards n'affoibliront pas votre armée.

Que vos payfans ensuite forment dans leurs paroisses des compagnies nationales qui s'exerceront le dimanche.

Que les compagnies nationales nomment entre-elles des grenadiers , & que ce soit parmi ceux-ci qu'on prenne les recrues de vos régimens. Ne les faites pas choisir par vos officiers , ni par le magistrat , mais à la pluralité des voix de leurs camarades ; tout arbitraire se trouvera banni , tout choix deviendra une distinction , & les paroisses répondant des soldats qu'elles vous auront fournis , & devant remplacer leurs grenadiers , lorsque ceux-ci seront partis pour l'armée , vos troupes seront toujours au complet , sans effort , sans tyrannie & sans murmure.

Les rois créateurs d'une puissance , impatiens de jouir , ne se fient pas aux principes généreux ; ils craignent que les hommes qu'ils appellent ne soient rebutés par les rigueurs des commencemens. De-là ces disciplines tyranniques par lesquelles ils pensent fixer sur leur sol les infortunés qui s'y trouvent. Il n'y a plus de prétexte à cette erreur dans l'état actuel de votre royaume. Il est tems de lui ôter ces formes repoussantes qui en éloignent les bons sujets , ou qui leur donnent envie d'en sortir ; bannissez donc toute contrainte qui n'est pas nécessaire ; & combien peu le sont ! celle-là du moins , la plus odieuse de toutes ne

l'est certainement plus. Au reste & avant de vous décider à l'exécution d'un plan pour recruter l'armée , il faut considérer avec toute l'attention qu'il mérite celui du plus estimable de vos ministres , du baron de Hertzberg , qui a de vastes connoissances sur les plaies profondes de votre pays , & ses moyens de salut & de prospérité , joint au plus haut degré l'esprit public & l'amour de la gloire prussienne ; il prétend pouvoir recruter votre armée par elle-même , de manière , dit il , à pourvoir aux besoins les plus exagérés de la politique la plus inquiète ; peut être , & probablement , ce plan peut se combiner avec mes idées : il est incontestablement un de ceux qu'on peut exécuter dès les premiers instans de votre regne. Mais faites-le précéder d'une loi d'affranchissement qui appellera sur vos opérations le concours de tous les suffrages & de tous les efforts.

Ce n'est pas à un aussi honnête homme que vous , Sire , ( eh ! quel plus grand éloge à faire d'un roi ? ) qu'il est nécessaire de recommander , à l'égard des enrôlemens , l'observation religieuse de toutes les capitulations , si indignement violées sous vos prédécesseurs , & la pieuse rémunération des militaires distingués par de longs & fides services..... Hélas ! Sire , j'ai vu donner , sous les fenêtres de votre palais , l'aumône à des hommes qui versaient leur sang pour votre maison , quand vous suciez encore le lait de votre nourrice ! Sans doute votre généreuse équité améliorera leur sort. Mais songez aussi au devoir , à la nécessité d'élever les enfans des soldats , qui périssent aujourd'hui , de la manière la plus déplorable , dans la maison des orphelins de Potzdam , où plus



de quatre mille sont entassés : l'humanité vous implore pour ces tristes victimes , & la politique prévoyante , qui dit trop que de long-tems les états prussiens ne seront affranchis de la nécessité d'avoir une grande armée , vous montre assez le prix que ces enfans doivent avoir à vos yeux.

*Liberté de s'expatrier.*

On doit être heureux dans vos états , Sire ; donnez la liberté de s'expatrier à quiconque n'est pas retenu d'une manière légale par des obligations particulières : donnez par un édit formel cette liberté ! C'est encore-là , Sire , une de ces loix d'éternelle équité , que la force des choses appelle , qui vous fera un honneur infini , & ne vous coûtera pas la privation la plus légère ; car votre peuple ne pourroit aller chercher ailleurs un meilleur sort que celui qu'il dépend de vous de lui donner ; & s'il pouvoit être mieux ailleurs , vos prohibitions de sortie ne l'arrêteroient pas. Laissez ces loix à ces puissances qui ont voulu faire de leurs états une prison , comme si ce n'étoit pas le moyen d'en rendre le séjour odieux ! Les loix les plus tyranniques sur les émigrations , n'ont jamais eu d'autre effet que de pousser le peuple à émigrer , contre le vœu de la nature , le plus impérieux de tous , peut-être , qui l'attache à son pays. Le Lapon chérir le climat sauvage où il est né. Comment l'habitant des provinces qu'éclaire un ciel plus doux , penseroit-il à les quitter , si une administration tyrannique ne lui rendoit pas inutiles ou odieux les bienfaits de la nature ? Une loi d'affranchissement , loin de disperser les hommes ,



les retiendra dans ce qu'ils appelleront alors leur BONNE PATRIE , & qu'ils préféreront aux pays les plus fertiles ; car l'homme endure tout de la part de la providence : il n'endure rien d'injuste de son semblable ; & s'il se soumet , ce n'est qu'avec un cœur révolté. L'homme ne tient pas par des racines à la terre ; ainsi il n'appartient pas au sol. L'homme n'est pas un champ , un pré , un bétail ; ainsi il ne sauroit être une propriété. L'homme a le sentiment intérieur de ces vérités simples ; ainsi l'on ne sauroit lui persuader que ses chefs aient le droit de l'enchaîner à la glebe. Tous les pouvoirs se réuniroient en vain pour lui inculquer cette infâme doctrine. Le tems n'est plus où les maîtres de la terre pouvoient parler au nom de Dieu , si même ce tems a jamais existé. Le langage de la justice & de la raison est la seule qui puisse avoir un succès durable aujourd'hui ; & les princes ne sauroient trop penser , que l'Amérique angloise ordonne à tous les gouvernemens d'être justes & sages , s'ils n'ont pas résolu de ne dominer bientôt sur des déserts.

*Abolition des traites foraines & du droit d'aubaine.*

Abolissez , Sire , les traites foraines , les droits d'aubaine envers toutes les nations. Que vous rapportent ces restes de la barbarie féodale ? N'attendez pas , pour les anéantir , un système de réciprocité , qui n'a jamais d'autre effet que de retenir les peuples dans un plus long état de déraison & de guerre. Ce qui est bon à faire pour la prospérité d'un pays , n'a pas besoin de réciprocité : les objections de ce genre sont les argumens d'une sottise

vanité. Si un état perd à ce que dans un autre on tyrannise les hommes & les propriétés ; c'est à son gouvernement à se hâter de mettre fin chez lui à ces funestes mécomptes ; puisque ce sont eux qui ont forcé ses sujets à chercher fortune ailleurs, & que ce sont eux encore qui les font hésiter à venir déposer les fruits de leur industrie sur le sol qui reçut leur berceau. Ne faut-il pas que quelqu'un commence ? Combien n'est-il pas noble & digne d'un roi de commencer le premier dans une chose juste & honnête ? Eh ! qui plus que vous, Sire, dont les sujets commerçans un peu aisés n'ont pu faire fortune qu'en pays étrangers, a intérêt de donner l'exemple de l'abolition d'une exaction si atroce ? L'Angleterre & la Hollande ont-elles attendu pour y renoncer envers vous, que vous y renonçassiez envers elles ?

*Liberté à la bourgeoisie d'acquérir des terres nobles.*

Une des plus urgentes opérations qui appelle vos regards, & qu'un seul mot peut encore exécuter, c'est une loi pour rendre aux bourgeois la liberté d'acquérir les terres nobles avec tous les droits qui y sont attachés. On a poussé l'observation de l'étrange décret qui la leur ravit, jusqu'à cette inique démente que, si une terre noble vient à être vendue pour dettes, & qu'un bourgeois veuille satisfaire à tous les créanciers, en abandonnant en outre une certaine somme au débiteur, on ne peut le lui permettre sans un ordre exprès du roi ; le plus souvent cet ordre a été refusé par votre prédécesseur : & le noble qui faisoit perdre les créanciers & laissoit sans ressource le débiteur,

avoit la préférence. Qu'est-il résulté de cet absurde régime ? Avilissement du prix des terres , c'est-à-dire , de la première richesse de l'état , au très-grand désavantage des nobles qui les possèdent ; dépérissement de la culture , déjà découragée par tant d'autres causes ; manque de crédit pour les gentilshommes ; aggravation du terrible préjugé qui mutila la bourgeoisie & qui hébête la noblesse , en faisant de ses droits honorifiques une source de considération exclusive qui la dispense d'en acquérir une autre ; enfin , nécessité absolue de s'expatrier pour les roturiers qui ont acquis quelques capitaux , & qui ne peuvent les employer ni dans le commerce , qu'étouffent les monopoles , ni dans l'agriculture , qui ne les admet point à l'espérance de devenir propriétaires. Et en effet , le Mecklenbourg n'est-il pas rempli de marchands de Stettin , de Kœnisber , &c. qui ont employé les profits que leur a valu la dernière guerre maritime , à l'achat des terres , de la noblesse ruinée de ce pays ? Ce feroit-là , Sire , une très-grande perte pour vous , si le Mecklenbourg devoit vous être toujours étranger ; c'en feroit une incalculable , qu'un tel ordre des choses subsistât. Une observation , qui n'a pu échapper aux voyageurs attentifs , c'est que les commerçans heureux aiment à se délasser dans les soins de l'agriculture. La terre la plus aride se fertilise entre leurs mains ; ils y prodiguent les avances , ils y portent cet esprit d'ordre , de détail & de prévoyance qui les enrichit dans leur commerce. Partout où la bourgeoisie peut acquérir , partout où le commerce est en honneur , le pays devient riant ; il offre l'aspect de l'abondance & de la prospérité. L'industrie commerçante éveille toutes les autres ;



& la terre aussi demande ces procédés ingénieux qui animent la végétation & l'étendent sur le sol le plus ingrat. Sire, veuillez l'observer ; ces procédés n'ont jamais été inventés dans les pays à noblesse. Nous les devons aux constitutions où la naissance illustre dispaçoit devant le mérite & les talens.

*Noblesse. Peuple.*

Abolissez , Sire , ces prérogatives insensées , qui remplissent de grandes places d'hommes médiocres , pour ne pas dire pis , & désintéressent le plus grand nombre de vos sujets sur un pays où ils ne trouvent qu'entraves & humiliations. Méfiez-vous , ah ! méfiez-vous de cette aristocratie universelle , fléau des états monarchiques , encore plus que des états républicains , & qui , d'une extrémité du globe à l'autre , opprime l'espèce humaine : l'intérêt du monarque le plus absolu , est tout entier dans les maximes populaires. Ce ne sont pas les rois que ces peuples appréhendent & repoussent , ce sont leurs ministres , leurs courtisans , leurs nobles , l'aristocratie en un mot : SI LE ROI SAVOIT , disent-ils. Ils invoquent toujours l'autorité royale , & sont toujours prêts à lui donner main-forte contre l'aristocratie. Eh ! d'où vient la force du prince , si ce n'est du peuple ? la sûreté personnelle , si ce n'est du peuple ? sa richesse , sa splendeur , si ce n'est du peuple ? les bénédictions , qui seules peuvent lui faire sentir la présence , si ce n'est du peuple ? Et qui sont les ennemis du prince , si ce ne sont les grands , les aristocrates , qui voudroient que le roi ne fût parmi eux que LE PREMIER ENTRE ÉGAUX , & qui par-tout où ils l'ont pu ,

pu , ne lui ont laissé de prééminence que celle du rang , se réservant celle du pouvoir ? Par quelle étrange erreur faut-il que les rois avilissent leurs amis & les livrent à leurs ennemis ? Le peuple a l'intérêt , il a la volonté qu'on ne trompe jamais le prince. Les grands ont l'intérêt & la volonté contraires. Le peuple est aisé à contenter ; il donne , & ne demande point ; empêchez que les oisifs titrés ne pesent sur lui ; laissez ouverte la carrière que lui montra l'Etre suprême en le créant , il ne murmurerait point. Eh ! quel prince parviendrait à contenter le noble , le riche , le grand ? Cessent-ils de demander ? Cesseront-ils jamais ? Sire , l'égalité de droits entre ceux qui soutiennent le trône , en est le plus ferme appui. Les changemens à faire en ce genre ne peuvent être prompts ; mais il en est un qu'on ne saurait trop hâter , que dans la hiérarchie du gouvernement , sur les degrés qui approchent du trône , les grands ne puissent arrêter personne par leurs prérogatives ; qu'ils sentent la nécessité du mérite égal , pour obtenir la préférence ; vous les élevez au niveau de leur rang.

*Fonctions militaires & fonctions civiles.*

Faites ouvertement la guerre au préjugé qui met une si grande distance entre les fonctions militaires & les fonctions civiles. Ce préjugé , sous un prince foible , que votre maison , comme toute autre , peut produire enfin , exposerait le pays , le trône même , à toutes les convulsions de l'anarchie prétorienne. C'est devant l'ennemi , Sire , que l'officier , que le soldat doivent montrer de l'orgueil ; mais ils ne sont que les frères du bourgeois ; & s'ils sont les frères défenseurs , ils sont aussi les freres



res stipendiés. Dans un état tel que le vôtre , il est possible que le militaire doive avoir la première considération ; mais il ne faut pas qu'il en ait une exclusive ; où vous aurez une armée , vous n'aurez jamais un royaume. Que les officiers civils soient plus considérés qu'ils ne l'ont été sous votre prédécesseur. Rien n'est plus juste & plus facile. Le prince qui tient le sceptre des opinions , peut les diriger par les attentions les plus simples. FRÉDÉRIC II a eu la manie de ne jamais quitter l'uniforme , comme s'il n'étoit le roi que des soldats ? Et ce costume légionnaire n'a pas peu contribué à décréditer les officiers civils. Comment n'a-t-il pas senti qu'il est à jamais impossible au gouvernement de rendre estimables des hommes auxquels il ne veut point montrer d'estime ? Il ne réussira pas mieux à rendre incorruptibles ceux auxquels il n'assurera pas une indépendance pécuniaire. Que les officiers civils soient mieux payés , & n'oubliez jamais , Sire , que mal payer est une mauvaise économie. J'en atteste entre mille exemples les énormes péculats qu'ont commis chez vous , depuis quelques années , les administrateurs des caisses publiques. Par une inconséquence très-importante , on a montré trop de mépris pour la classe des gens de finances , & l'on a puni trop légèrement ceux qui ont été convaincus des friponneries les plus insignes. Cette partialité ne peut qu'indigner le pauvre & encourager la mauvaise foi , qui fait bientôt qu'elle n'a pour diminuer ses risques , qu'à soudoyer des complices.



*Justice gratuite.*

Faire rendre une justice prompte & gratuite ; est évidemment le premier devoir des souverains. La justice gratuite , si le juge n'a aucun intérêt à éluder la loi de ne recevoir que ses gages , est bientôt rendue , elle le fera équitablement si votre surveillance est active , est sévère ; si vous n'oubliez jamais que la sévérité est le premier devoir des rois. Cette grande réforme d'une justice purement gratuite , ne sera heureusement pas dans vos états une charge bien onéreuse ; car votre peuple est bon , & n'est pas processif. Mais onéreuse ou non , ce qui est d'étroite équité , est toujours nécessaire. La justice , Sire , est avant l'utilité même ; ou plutôt , il n'y a point d'utilité sans la justice. Les juges doivent être payés du revenu public , & non des épices : le nier seroit absurde ; car enfin les juges ne devroient-ils donc pas exister & subsister , quand bien même , durant une année entière , il n'y auroit pas un procès ?

Soyez le premier , Sire , à établir une justice vraiment gratuite.

*Ateliers publics de travail.*

Soyez aussi le premier souverain dans les états duquel tout homme qui veut travailler , trouve du travail. Tout ce qui respire doit être nourri en travaillant. C'est la première loi de la nature , loi antérieure à toute convention humaine ; c'est le lieu de toute société. Le gouvernement qui négligeroit de multiplier les subsistances , & qui ne laisseroit pas à chaque individu le libre usage & le profit de son industrie , seroit le complice & l'auteur de

tous les crimes des hommes ; il ne puniroit pas un coupable qu'il ne commît un assassinat. Car tout homme qui ne trouve que refus à l'offre de son travail , en échange de sa subsistance , est l'ennemi naturel & légitime des autres hommes ; il a le droit de guerre privée contre la société.

Que par-tout , au sein des campagnes , comme autour des villes , des ateliers soient ouverts à vos frais. Que tous les hommes , de quelque pays qu'ils soient , y trouvent leur subsistance au prix du travail ; que vos sujets y apprennent ce que valent le tems & l'activité.

Ces travaux , Sire , ne vous coûteront rien , car ils se paieront d'eux-mêmes ; ils ouvriront des débouchés au commerce ; ils faciliteront le débit des productions de l'agriculture ; ils enrichiront le territoire de votre état , & les finances de votre majesté.

Voilà , Sire , les institutions qui conviennent à un grand roi , & non des manufactures armées de privilèges exclusifs , qu'on ne peut soutenir que par des injustices & des monceaux d'or , & qui n'enrichissent qu'un très-petit nombre d'hommes ; ou des hôpitaux qui feroient naître des pauvres , si les pauvres n'existoient pas.

Sans doute , hélas ! il y a trop de pauvres chez vous , sur-tout à BERLIN ; & ces malheureux demandent des soins. Dans votre capitale , on ne peut le dire sans une émotion bien triste , le dixième des habitans reçoit des aumônes publiques , & ce nombre augmente annuellement. Sans doute encore il faut limiter l'étendue des villes où il se crée , par l'excessive population , un ordre de choses qui corrompt tout. C'est de leur sein que



fort non-seulement la misère , mais la plus affreuse de toutes les misères , parce qu'on ne fait comment la secourir. Les misérables des villes sont des êtres qui ont tout perdu au moral comme au physique. Mais en général ce qu'on doit opposer à cette misère , toujours croissante , ce sont des ateliers de travail utile & fort , pour lequel tout homme qui a des bras est propre , & non pas des fabriques misérables dans leur faste , uniquement bonnes à encourager le luxe de décoration qui déjà dévore votre pays ; ou ces hôpitaux , source féconde de dégradations , utiles à leurs seuls directeurs , & qui absorbent des fonds considérables , tandis que vos écoles , sur-tout celles du plat-pays , sont si négligées , si misérables , que quelques-uns de leurs chefs ont à peine annuellement quinze écus d'honoraires. Que votre majesté rende ses sujets propres au travail par une bonne instruction , & ils n'auront pas besoin d'hôpitaux.

*Instruction. Liberté de la presse.*

L'instruction , Sire , vous ne l'ignorez pas , est un des plus importans devoirs du souverain , & c'est aussi l'un de ses plus riches trésors. Le plus habile des hommes ne peut rien qu'en formant ceux qui l'entourent , & dont il est obligé de se servir , qu'en leur apprenant sa langue , qu'en les familiarisant avec ses idées , avec ses principes ; la liberté de la presse la plus entière doit donc être au nombre de vos premières opérations : non pas seulement , parce que restreindre cette liberté , c'est gêner l'exercice des droits naturels , mais parce que tout obstacle aux progrès



des lumieres est un mal , un grand mal , sur-tout pour vous qui ne pouvez tenir que de l'imprimerie la jouissance de la vérité & de l'opinion , ce premier ministre des bons rois. On vous dira, Sire , qu'en fait de liberté de la presse , on ne peut rien ajouter à ce qui existe à Berlin. Mais l'abolition de la censure , de cette censure si inutile & toujours si arbitraire , sera beaucoup. Que tout imprimeur se nomme à la tête du livre qu'il imprime , c'est assez ; c'est trop peut-être. La seule objection spécieuse contre la liberté illimitée de la presse , c'est la licence des libelles. On ne voit pas que la liberté de la presse leur ôte leur danger , parce que , sous son régime , la vérité seule reste. Les libelles les plus calomnieux n'ont d'empire que dans les pays où l'on n'est pas libre de faire imprimer. C'est une contrebande qu'on ne sauroit extirper ; les gênes ne retiennent que les honnêtes gens. Qu'on ne voie donc plus chez vous ce contraste absurde d'envoi de librairie étrangère , qu'il est absolument défendu d'inspecter , & de librairie nationale soumise à une inquisition sévère. Que tout circule. Lisez , Sire , & qu'on lise dans vos états ; les lumieres veulent monter de toutes parts jusqu'à votre trône ; appelleriez-vous la nuit ? Oh ! non , votre grande ame ne le voudra pas , & vous le voudriez en vain , vous y perdriez trop , sans obtenir même le fatal succès de les étouffer. Vous lirez , Sire , vous commencerez une noble association avec les livres. Ils ont détruit des préjugés honteux & cruels ; ils vous ont aplani la route ; ils vous ont servi avant votre naissance , vous ne ferez point ingrat envers les travaux accumulés des génies bienfaiteurs ; vous

lirez , & vous protégerez ceux qui écrivent ; car sans eux que seroit l'espece humaine & que deviendrait-elle ? Ils vous instruiront , ils vous aideront , ils vous parleront sans vous voir , sans approcher de votre trône , ils y instruiront l'auguste vérité , elle entrera chez vous , seule , sans escorte , sans dignité ; elle n'aura ni titres ni cordons ; elle sera invisible & désintéressée. Vous lirez , mais vous voudrez aussi que votre peuple sache lire ; vous ne croirez pas avoir tout fait en recrutant chez les étrangers vos académies ; vous fonderez des écoles , vous les multiplierez sur-tout dans les campagnes , vous les doterez , vous ne voudrez pas régner dans les ténèbres ; vous direz *que la lumière se fasse* , & la lumière naîtra à votre voix , & son auréole divine ornera mieux votre tête que tous les lauriers des conquérans.

#### *Lotto.*

Il est dans vos états , Sire , un fléau dévorant que vous ne sauriez trop subitement étouffer , ( & sans doute un tel bienfait signaleroit dignement la première journée de votre avènement au trône ) : c'est le lotto , qui n'en seroit que plus odieux & plus redoutable quand il vous procureroit des trésors , & qui , pour un pitoyable profit de cinquante mille écus , précipite dans toutes les calamités du vice & de la misère les classes industrieuses de votre peuple.

On vous répétera , Sire , ce que de prétendus hommes d'état n'ont pas rougi d'écrire & d'imprimer ; que la loterie peut être regardée comme un impôt libre & volontaire !..... un impôt !..... Quel impôt ! qui fonde ses plus grands produits sur le

délire ou sur le désespoir ! quel impôt , que le plus riche propriétaire est dispensé de payer , & que les hommes sages , les meilleurs citoyens ne paieront jamais !..... un impôt libre !..... étrange liberté ! chaque jour , à chaque instant du jour on crie au peuple qu'il ne tient qu'à lui de s'enrichir avec un peu d'argent ! on propose un million pour vingt sols au malheureux qui ne fait pas compter , qui manque du nécessaire ; & le sacrifice qu'il fait à ce fol espoir du seul argent qui lui reste , de cet argent qui apaiserait les cris de sa famille , est un don libre & volontaire ! c'est un impôt qu'il paie à son souverain !

On vous dira encore , on osera vous dire que cette horrible invention qui empoisonne tout jusqu'à l'espoir , le dernier bien des humains , est un mal , mais qu'il vaut mieux que vous recueilliez vous-même la moisson de votre lotto que si vous l'abandonniez aux loteries étrangères.... Ah ! Sire , rejetez avec horreur cette arithmétique corrompue , ces sophismes détestables. Certes , il est des moyens de s'opposer aux loteries étrangères ; on ne doit point appréhender les collecteurs secrets , ils ne peuvent pas pénétrer fort avant lorsque la peine est sévère , & c'est bien-là , c'est-là seulement qu'un prix pour la délation est sans inconvénient , car c'est la peste circulante qu'on dénonce. La peine naturelle contre ceux qui favoriseraient les mises aux loteries étrangères est l'infamie , l'exclusion des places municipales , des corporations de marchands , du droit d'assister à la bourse. Cette peine est très-sévère & suffit sans doute. Mais s'il falloit des remèdes extrêmes pour arrêter un tel délit , la peine de mort ,  
cette



cette peine qui révolte mon esprit & glace d'effroi mon ame , cette peine prodiguée pour tant de crimes , & qu'aucun crime ne mérite peut-être ; feroit plus excusée par l'horrible liste des malheurs & des désordres qui naissent des loteries que par les conséquences mêmes exagérées d'un vol domestique.

*Tolérance générale. Juifs.*

Mais , Sire , une grande , première & subite opération que je demande à votre majesté au nom de son intérêt le plus prochain & de sa gloire , c'est une déclaration prompte & formelle , revêtue des caractères les plus imposans de la souveraineté , qu'une tolérance illimitée sera dans vos états à jamais ouverte à toutes les religions. Vous avez une occasion très-naturelle & non moins précieuse de faire une telle déclaration. Consignez-là dans l'édit qui accordera toute liberté civile aux Juifs. Ce bienfait qui , dès les premiers momens de votre regne , vous fera surpasser en tolérance religieuse votre illustre prédécesseur , c'est-à-dire , le prince le plus tolérant qui fut jamais ; ce bienfait ne sera pas sans récompense. Outre le surcroît nombreux de population & de capitaux qu'il vous attirera infailliblement aux dépens des autres pays , dès la seconde génération les Juifs deviendront de bons & d'utiles citoyens ; il ne faut pour cela que les encourager aux arts mécaniques & à l'agriculture qui leur sont interdits ; les affranchir des taxes particulières qui les surchargent ; les faire ressortir comme vos autres sujets des tribunaux ordinaires , en ôtant à leurs rabbins toute autorité civile , Sire , je vous en conjure , gardez-vous de

suspendre la déclaration de la tolérance la plus universelle. On craint dans vos états de perdre en ce genre plutôt qu'on espère de gagner. On redoute ce qu'on appelle vos préjugés , vos préventions , votre doctrine. C'est le seul côté peut-être , par lequel la calomnie vous ait sérieusement attaqué ! donnez un démenti solennel à ceux qui vous ont annoncé comme intolérant ; montrez leur que votre respect pour les opinions religieuses remonte à votre respect pour le grand Etre , & que vous êtes loin de vouloir prescrire la manière de l'adorer ; montrez que quelles que soient vos opinions philosophiques ou religieuses , vous ne prétendez jamais au droit absurde & tyrannique d'y ranger les autres mortels.

*Opérations qui demandent à être préparées.*

Après ces opérations préliminaires , qui , je ne saurois trop le répéter , sont bonnes dans une heure , comme dans un an , & qui par conséquent feroient meilleures aujourd'hui ; un coup-d'œil plus particulier sur le système d'économie politique , qui régit vos états , vous conduira à d'autres considérations.

*Système d'économie politique de Frédéric II.*

C'est une chose très-remarquable qu'un homme tel que votre prédécesseur , distingué par l'extrême justesse de son esprit , ait embrassé un système d'économie politique si profondément vicieux.... Impositions indirectes ; prohibitions extravagantes ; réglemens de tout genre ; privileges exclusifs ; monopoles sans nombre.... Tel a été l'esprit de son gouvernement intérieur , à un degré qui , s'il n'étoit pas odieux , feroit fort ridicule.



Et, par exemple , comment ne pas s'étonner qu'un Frédéric II ait consommé du tems à fixer dans une ville comme Berlin , LES PRIX D'AUBERGE , LA SOLDE DES LAQUAIS DE LOUAGE , LA VALEUR DE TOUTES LES CHOSES NÉCESSAIRES A LA VIE ? Qu'il lui soit venu dans l'esprit de défendre les POMMES DE FRANCE dans la Marche de Brandebourg , qui ne produit que du bois & des sables ; comme si les pommes de ses états craignoient la concurrence des autres. LES œUFS de SAXE , en disant pour toute raison EST CE QUE MES POULES NE PONDENT PAS ? comme si tous les œufs de poules de Berlin ne sont pas consommés avant qu'on en fasse venir de Dresde : LES SOURICIÈRES DE BRUNWICK , comme si l'on avoit jamais vu un homme fonder l'espoir de sa fortune sur une spéculation en souricières..... On ne finiroit pas , si l'on vouloit rassembler toutes les singularités de ce genre. Et qui pourroit penser , sans douleur & sans pitié , que quatre cents douze monopoles se partagent votre royaume , tant ce système, non moins absurde qu'inique , étoit enraciné dans l'esprit du gouvernement de Frédéric II ? Qu'un assez grand nombre de ces monopoles a survécu , du moins par l'ordonnance prohibitive qui les a créés à leur exercice qu'ont abandonné les privilégiés ruinés , banqueroutiers ou pros crits. Qu'enfin la liste des choses prohibées dans vos états , excède de beaucoup celle des choses permises , & paroît incroyable aux hommes même les plus accoutumés aux délires de l'esprit réglementaire & fiscal. Voilà , cependant , à quel point peut se rappetisser même un grand homme , lorsqu'il veut trop gouverner !



Comment aussi ne pas s'étonner qu'un prince vigilant, si actif, si appliqué à son métier de roi, ait laissé le système des impositions directes exactement tel qu'il étoit sous Frédéric I, où le clergé étoit censé payer le cinquantième de ses biens, la noblesse le trente-troisième, & le peuple le dix-septième; surcharge alors excessive, mais qui, par les différences survenues dans les valeurs & dans leurs signes, est presque réduites à rien; de sorte que c'est l'industrie & le commerce que votre prédécesseur pressuroit impitoyablement, tandis qu'il fondoît à grands frais des manufactures & des fabriques?

Comment ce même roi, si conséquent & si fidèle à ce qu'il s'étoit ordonné, a-t-il tout à la fois établi tant de colonies nouvelles en leur accordant des franchises & des propriétés, dont il connoissoit par conséquent la nécessité pour l'agriculture, & laissé subsister le régime absurde qui exclut dans la plus grande partie de son royaume toute propriété? Comment n'a-t-il pas senti qu'au lieu de fonder à grands frais ces colonies, il augmenteroit bien plus rapidement ses revenus & la population de ses provinces, en affranchissant les malheureuses bêtes de somme à figures humaines qui les cultivent, & leur distribuant en propriétés, sous cens héréditaires en fruits; ces vastes landes appelées domaines, qui absorbent presque la moitié de vos états.

Toutes ces choses & mille autres de ce genre, sont bizarres, sans doute; mais il n'est pas tout à fait impossible d'expliquer ces aberrations de l'esprit d'un grand homme. Sans entrer ici dans un examen particulier de la trempe de cet esprit,

d'où il résulteroit que Frédéric II a été beaucoup plutôt un exemple presque unique du développement d'un grand caractère mis à sa place, que celui d'un génie très-élevé par la nature au-dessus des autres hommes ; il est aisé de voir, qu'ayant tourné toutes les forces de son talent à former une grande puissance militaire avec des états défunis, morcelés, pour la plupart inféconds, & voulant pour cela devancer la marche lente de la nature, il a songé principalement à l'argent, parce que l'argent étoit l'unique moyen de hâter. De là lui est venu le culte de l'argent, le goût d'amasser, de réaliser, de thésauriser ; & les systèmes de fiscalité qui arrachotent le mieux ce métal des mains de son peuple, sont ceux qu'il a le mieux accueillis. Toutes les ruses, toutes les extorsions fiscales nées dans les royaumes plus avancés, qui malheureusement en ce genre, comme en tout autre, donnoient le ton à l'Europe, se sont tour-à-tour naturalisées dans ses états. Frédéric II fut d'autant plus aisément entraîné vers ce but, que la situation de quelques-unes de ses provinces, débouché presque nécessaire de la Saxe, de la Pologne, &c. a rendu chez lui la multiplicité & la sévérité des droits moins rapidement nuisibles au produit des péages. D'ailleurs sa nation peu active, & peut-être entachée encore aujourd'hui de l'imprévoyance germanique, qui néglige ou dédaigne les réserves, ne lui laissant pour le moment d'autre ressource que celle de son propre trésor ; il a cru que les Prussiens avoient besoin d'être aiguillonnés par les surcharges, qui pourtant ne sont propres qu'à ralentir ; il a cru qu'ils devoient être enseignés par les monopoles, comme si les monopoles ne re-



tardoient pas toutes les lumieres. Les premiers pas faits, le prodigieux esprit de suite, qui a été son caractère distinctif; la multitude de ses affaires qui l'a forcé à laisser tout ce qui n'étoit pas système militaire ou institutions actuelles sur les bases qu'il avoit trouvées; l'habitude de ne souffrir aucune contradiction, & de ne point discuter; son extrême mépris pour les hommes, qui explique peut-être tous ses succès, toutes ses fautes, toute sa conduite; la confiance de sa supériorité qui l'a confirmé dans la fatale résolution de tout voir, de tout régler, de tout ordonner, de se mêler de tout; ces diverses causes combinées, ont rendu dans ses états le brigandage fiscal, le système des monopoles, une loi irréfragable & sacrée, que son humeur absolue, & la morosité de sa vieillesse aggravoient, arbitrairement chaque jour.

Tant, & de si grands maux, ont eu à la vérité quelques compensations. Frédéric II a joint à d'énormes impôts une rigoureuse économie. Il a levé de grandes contributions chez ses ennemis; ses premières guerres ont été payées de leur argent; il a conquis une superbe province, où une grande & riche industrie, formée sans doute par un gouvernement plus sage que le sien, s'est trouvée établie. Il a retiré des subsides de ses alliés, & la folie d'en donner n'est plus de mode. Il a joui d'à-peu-près vingt-quatre années de paix, & d'une considération qui ressembloit plus encore à un culte qu'à de la crainte. Il a réservé continuellement dans ses états quelques parties de l'argent qu'il extorquoit. Sa nouvelle discipline militaire, genre d'industrie dont il a été créateur, n'a pas peu

contribué à sa puissance , & son trésor au milieu de l'Europe obérée , lui auroit presque suffi ; car si sa verve ambitieuse eût duré plus long-tems , il auroit acheté ce qu'il n'auroit pu conquérir. Qui sait enfin si Frédéric II n'a pas dû une grande partie de ses succès intérieurs à l'état déplorable de l'espèce humaine dans l'Allemagne où presque par-tout , si ce n'est en Saxe , on étoit plus mal que chez lui ?

Cependant , Sire , qu'a fait comme roi ce grand homme au prix de tant d'efforts ? Vous a-t-il laissé des états riches , puissans , heureux ? Otez leur la réputation militaire & les ressources du trésor qui peuvent se dissiper ; le reste est bien foible. Supposez que les provinces qui composent votre royaume eussent été soumises à un gouvernement paternel , & peuplées par des hommes libres , l'acquisition de la Silésie auroit peut-être été plus lente ; mais quelle différence on remarquerait aujourd'hui dans toutes les autres provinces & dans la richesse nationale ?

*Combien la position d'un nouveau roi est différente de celle de son prédécesseur.*

Sire , vous êtes dans une position tout-à-fait différente de celle où s'est trouvé votre prédécesseur. Les meurtrieres ressources du régime fiscal sont épuisées ; il est donc indispensable de changer de système. Une armée ne pourra pas toujours , elle ne pourra pas long-tems faire le fonds de la puissance Prussienne. Il faut donc étayer votre armée de toutes les ressources intérieures qu'une bonne administration fait asseoir sur des bases solides & permanentes. Il vous faut animer vérita-



blement l'industrie de votre nation , en profitant avec habileté de ce que votre prédécesseur vous a transmis par des moyens extraordinaires & périssables. Vous pouvez & devez jouir long-tems ; il n'est donc pas absurde de vous proposer de semer pour recueillir. Des sacrifices momentanés , même de grands sacrifices , fussent-ils nécessaires aujourd'hui pour parvenir à faire des états Prussiens , qui ne sont , jusqu'ici , qu'un camp vaste & formidable , une monarchie stable & prospère , fondée sur la liberté & la propriété , votre immense trésor vous rendant ces sacrifices infiniment moins onéreux qu'à tout autre souverain ; l'échange dont il vous offre le moyen , sera un marché excellent pour vous , même en n'y faisant entrer pour rien la jouissance de faire des heureux.

*Trésor. Circulation.*

La base du système que vous devez vous former , Sire , c'est une idée juste des métaux précieux qui ne sont qu'une faible partie des richesses d'une nation , & beaucoup moins importante que celles qui repaissent annuellement sur le territoire. L'incorruptibilité & la rareté de l'or en ont fait un gage , un moyen d'échange entre les hommes. C'est la généralité de son usage qui a principalement trompé sur l'opinion qu'on doit se faire de sa valeur ; la facilité de l'emporter , lorsqu'on est obligé de fuir , sur-tout dans les lieux où la tyrannie s'est fait craindre , a donné à tous les individus l'envie d'amasser de l'or , & les fausses opinions sur ce métal se sont encore renforcées de ce desir universel.

Il n'est pas moins vrai que l'or étant un agent  
d'affaires

d'affaires , & la multiplicité des agens multipliant les affaires , & la quantité des affaires formant la prospérité des nations , c'est une folie d'emprisonner l'or , ou de faire en sorte qu'on l'emprisonne. Que diriez-vous d'un prince qui voudroit être un conquérant , & tiendrait son armée renfermée dans des casernes ? Voilà précisément ce que font les rois qui thésaurisent ; ils réduisent à l'inaction , ce qui n'a de valeur que par l'action.

Mais une idée juste de l'or se lie nécessairement à celle d'un gouvernement qui respecte la propriété , & qui , suivi des principes de justice très-rigoureux , tels enfin qu'une confiance inébranlable , donne à chacun la plus parfaite sécurité ; sans quoi le véritable usage de l'or est traversé d'accidens sans nombre , qui lui ôtent son utilité pour la fécondation de l'industrie nationale.

Vous ferez tout pour la confiance , Sire ; mais il vous restera à observer que les nations sont liées entr'elle , par le commerce , & que l'or , à raison de sa nécessité pour les opérations du commerce , en est lui-même un des objets. Il faut qu'il afflue ici & là , selon les combinaisons infinies des commerçans. Delà vient qu'aucune nation ne peut allier avec les idées saines du commerce les gênes de l'exportation de l'or ; car il faut bien que chacun finisse par payer ses dettes , & personne ne donne ni ne reçoit l'or sur lequel il y a peu à gagner , que lorsqu'on a épuisé les moyens de solder en marchandises qui donnent du profit au vendeur & à l'acheteur. Que penseriez-vous , Sire , d'un prince qui encourageroit les négocians de ses états à établir beaucoup de manufactures , beaucoup de commis par conséquent , & défendrait que ces



commis allaissent au-dehors de ses états acheter les matieres nécessaires à ces manufactures ? Telle est l'image du prince qui gêne ou empêche la sortie de l'or : telle est sa folie. Mais d'où vient cette folie ? c'est qu'il craint que l'or ne rentre pas ; & pourquoi ? parce qu'il a le sentiment secret , que ses sujets ne sont pas tranquilles sur leur propriété... Vous le voyez , Sire , JUSTICE , PROPRIÉTÉ , RESPECT DES HOMMES , GUERRE A LA TYRAN- NIE DES UNS SUR LES AUTRES , sont les condi- tions indispensables de toute vue de propriété.

Quand vos sujets seront tranquilles sur ces con- ditions , ne craignez pas de voir sortir votre or ; il ne sortira que pour en aller chercher , & pour en rapporter davantage. Ne l'oubliez jamais , Sire , la valeur de l'or s'enfuit sans retour avec lui , lors- qu'on ne le laisse pas absolument soumis aux vo- lontés du commerce , qui est son seul monarque. J'entends ici par commerce le mouvement général de toute industrie productive , depuis l'agriculteur jusqu'à l'artisan.

Mais que fait-on dans les états où la sécurité du citoyen est parfaite , & où l'on a senti que l'or ne peut jamais être ni fixé , ni acquis en quantité suffisante pour les échanges ? On a imaginé des caisses d'escompte , des banques de secours. Les billets qu'elles mettent dans la circulation devien- nent , par la confiance où l'on est de pouvoir tou- jours les réaliser à l'instant même , une monnoie qui , n'étant pas universelle , remplace l'or au-de- dans , & fait qu'on ne s'inquiete pas de ses excu- rsions au-dehors.

Voilà , Sire , les établissemens que vous devez ambitionner. Heureux l'état où le souverain qui ,

ayant habitué ses sujets à l'opinion d'une grande sécurité intérieure , pourroit faire sortir de son trésor de quoi fonder de tels établissemens à son profit ! Que d'inventions fiscales produites par la filouterie , sous la protection de l'ignorance & du gouvernement ! que d'impôts absurdes & tyranniques il éteindroit , en gagnant l'intérêt de l'argent représenté par cette monnoie de confiance ! Eh , quel impôt plus doux , plus naturel , plus fécond , percevra jamais un prince , que l'intérêt de l'argent , lorsqu'il peut le gagner par une monnoie qui ne lui coûte rien ? Un tel impôt se paie avec joie ; car l'industrie est emprunteuse , & par-tout où elle appartient à son maître , chacun voudroit être industriel.

L'aperçu que je viens de vous tracer , Sire , & que vous pouvez appuyer de tant de détails que j'ignore , & de tant d'autres qu'il seroit trop long de vous rappeler ici , vous conduira naturellement :

*Distribution des domaines en propriétés particulières.*

1°. A la distribution de vos immenses domaines entre des cultivateurs auxquels vous fournirez les avances qui leur sont nécessaires , & qui deviendront de vrais propriétaires , moyennant un cens perpétuel , & payable en production de la terre , afin que vos revenus augmentent avec la progression du numéraire.

*Modération des impôts indirects.*

2°. A une modération convenable ( en attendant le bonheur de pouvoir les abolir ) des im-



impôts indirects, des droits d'accises & de douane ; &c. dont le produit croîtra toujours en raison inverse de la quotité du droit & de la rigueur de la perception ; car la contrebande excitée par un plus grand appât fait trouver des protecteurs parmi les hommes dont le devoir est de la réprimer , & des agens parmi ceux dont le métier est de les poursuivre. On peut remplacer d'ailleurs en grande partie ces impôts désastreux par l'augmentation naturelle & très-juste de l'impôt direct , de l'impôt sur la terre , dont aucune terre ne doit être franche ; sur la terre qui porte en dernière analyse tous les impôts & d'une manière d'autant plus onéreuse qu'ils sont plus détournés. Que de chicanes , que d'entraves , que d'inquisitions , que de gênes, que de désordres s'évanouiront alors !.. Fléaux plus odieux, plus oppresseurs que le fardeau même de l'impôt , toujours plus terrible par sa mauvaise assiette que par sa quotité !. Alors disparaîtra ce vice artificiel , inconnu dans vos états avant le dernier regne ; le vice de la contrebande qui donne la mauvaise foi pour base au commerce , qui déprave les mœurs & fait naître le mépris général des loix. Alors sera relégué dans les enfers , ce droit épouvantable attribué par votre prédécesseur à l'administration des accises & péages d'aggraver arbitrairement la punition des contrebandiers & de multiplier leurs amendes.

*Commerce & transit.*

3°. Vous arriverez à la ferme résolution , au système invariable de favoriser de toutes les manières possibles le commerce de TRANSIT qui va se dérouter si l'on vexé plus long-tems les étran-

gers , ou plutôt qui s'est déjà sensiblement détourné ! Les tracasseries & les détails causés par les formes de la perception des droits sur ce commerce , la fatale vigilance à ne pas laisser introduire de contrebande par la foire de Francfort sur l'Oder , ont produit cet effet funeste , que les Polonois , qui faisoient autrefois un commerce très-important dans cette ville & à Breslau , les évitent entièrement aujourd'hui , & se condamnent à un détour de près de cent milles d'Allemagne , par une grande partie de la Pologne , de la Moravie & de la Bohême pour arriver à Leipzig. Aussi cette ville , bien moins favorablement située que Francfort-sur-l'Oder qui possède un grand fleuve , est elle depuis quinze ans devenue florissante , en raison de ce que l'autre a déchu. Cette décadence va toujours en augmentant ; & cela au moment où la révolution de l'Amérique menace le Nord d'une si puissante concurrence. Profitez , Sire , du dernier période peut-être où le commerce de TRANSIT fera pour vous un objet de quelque importance ; favorisez-le par l'allégement de la plus grande partie des droits qui le repoussent ; favorisez-le par la simplicité de la perception : par la confiance qu'inspireront votre candeur & votre bienveillance généreuse. Ah ! quel moment plus heureux pour manifester vos intentions en ce genre , que celui où quelques-uns de vos voisins se signalent par tant de folies prohibitives.

*Monopoles.*

4°. Vous aurez l'honneur vraiment unique & réservé pour vous , Sire , d'abolir les monopoles qui ne heurtent pas moins le bon sens que l'équi-



té, & sont dans vos états une source si féconde de malédictions & de haines. Les commerçans Prussiens, aiguillonnés par le spectacle des compagnies monopoles ( la nature veut conserver l'espèce humaine; elle fait toujours sortir du mal quelque bien ), & graces à l'excellente position de vos états, ont fait quelques progrès malgré tous les efforts prodigués pour étouffer leur industrie, au premier rayon d'espoir de voir disparaître les monopoles; ils remplaceront, par des contributions volontaires, une bonne partie du déficit qu'un nouveau système peut opérer d'abord dans vos revenus.

*Arts, commerce, industrie.*

5°. Vous arriverez enfin au plus grand des bienfaits, à la plus utile des spéculations politiques & financières. Vous affranchirez l'industrie, les arts, les métiers, le commerce. Le commerce, qui ne peut vivre qu'à l'ombre de la liberté: le commerce, qui ne demande aux rois que de ne lui pas faire de mal. Quand vous examinerez sérieusement si ces manufactures puériles, qui ne peuvent jamais soutenir la concurrence des étrangers, valent la peine d'être encouragées si cherement, les prohibitions auront bientôt disparu de vos états. On n'a favorisé les toiles de Silésie qu'en exemptant les fabricans de la conscription militaire; & ces toiles sont l'objet le plus important de votre commerce. Dans aucune de vos provinces on ne trouve de fabriques plus florissantes que dans celle de Westphalie, nommément dans le comté de Murck, & jamais le gouvernement n'a rien fait pour encourager cette industrie, que de

ne pas la tourmenter au-dedans. Je dis AU-DE-DANS ; car toute production de l'industrie des sujets Prussiens au-delà du Wésér est réputée étrangère , & contrebande dans les autres provinces , & cela aussi est une iniquité odieuse & absurde , que vous ne laisserez pas subsister. Vous affranchirez tout , Sire , & ne donnerez point de privilèges. Ceux qui les demandent sont presque tous des ignorans ou des frippons ; & il n'est pas un moyen plus sûr de tuer l'industrie que d'en accorder ; s'ils sont connus en Angleterre , c'est que la forme qu'ils y ont reçu les rend presque nuls. Les Irlandois n'en admettent plus ; le gouvernement & la société de Dublin donnent des encouragemens , des secours ; mais à condition qu'on ne demande pas de privilège. Sire , le plus beau , le plus sûr moyen d'avoir tout ce que la nature ne défend pas , c'est la liberté ; c'est la prodigalité de de tout ce qui attire l'homme par les sentimens moraux , & le bien-être physique ; tout privilège blesse les premiers , isole le second.

Je vous supplie d'observer , Sire , que je ne vous propose point de couper tout-à-coup , & sans précautions , toutes ces branches parasites qui défigurent & achevent d'épuiser le tronc que vous devez embellir & fortifier. Mais je vous conjure aussi de ne pas vous arrêter à la crainte des vides de perception que vos fermiers , uniquement occupés de leur existence , ne manqueront pas d'exagérer. Le seul d'entre eux qui ait véritablement une grande connoissance des rapports généraux du commerce , & dont vous puissiez attendre des opérations vraiment habiles , le jour où votre système sera invariablement dirigé vers un autre



ordre de choses que celui auquel on a prostitué ses talens : STRUENSÉE signeroit tous mes principes ; il indiqueroit à Votre MAJESTÉ vingt moyens de suppléer aux extorsions de la fiscalité. Et, par exemple, les commutations de droits sont un art nouveau qui, dans les mains d'un homme aussi éclairé, pourroit accroître vos revenus en allégeant le fardeau public.

*Commutations de droits.*

L'Angleterre, faite pour donner des leçons à tout l'univers, faite sur-tout pour étonner l'esprit humain, en lui dévoilant les ressources infinies d'une confiance au maintien de laquelle on fait tout concourir ; l'Angleterre vient de tenter une belle & heureuse expérience en ce genre ; elle a commuté les droits sur le thé en un droit sur les fenêtres, & le succès est prodigieux. Faites-vous rendre compte, Sire, de cette opération ; elle est consignée avec tous ses effets dans un ouvrage qui vous ouvrira de grandes vues. Votre esprit généralisateur prendra confiance dans l'industrie de l'honnête homme, & dans les ressources de sa sensibilité, aidée d'expérience & de talent, lorsque le malheur des impositions exagérées doit durer encore, & que leur assiette est vicieuse.

*Spéculations sur les fonds publics étranges.*

Mais, Sire, quand vous seriez obligé, pour remplacer des droits incommutables, & cependant destructeurs, d'aller chercher les gros intérêts que paient les puissances emprunteuses, où feroit le malheur ? quel avantage ne résulteroit-il pas pour un pays qui a des trésors, de les employer

employer à pomper ces mêmes intérêts qui affoiblissent des états redoutables ? Pourquoi ne pas saisir les moyens qu'ils fournissent ainsi à leurs dépens de ne pas les craindre ? Ne voyez-vous pas, Sire, que ce seroit-là vous faire payer un tribut, & sans danger ? car les gouvernemens même qui seroient assez insensés pour vouloir voler leurs créanciers, ne le peuvent plus, graces à l'arrangement général du commerce.

Il reste à savoir à qui vous confierez des travaux si délicats & si intéressans. Ce n'est pas à un étranger qu'il convient d'apprécier vos sujets : cependant, Sire, il en est un dont les talens sont très-estimés en France, en Angleterre, & qu'ainsi je puis oser vous nommer : c'est le baron DE KNYPHAUSEN, qui connoît bien les hommes & les choses des pays où il a servi, & principalement la théorie des fonds publics. Mais, Sire, appelez sur-tout des négocians ; c'est chez eux que se trouvent le plus communément les talens, la probité ; c'est d'eux qu'est venue la théorie de l'ordre : & que seroit-on sans ordre ? Au reste, ils sont en général modérés ; ils ne sont point fastueux, & sous ce rapport, ils méritent encore la préférence. Croyez, Sire, que les plus éclairés, les plus sages & les plus humains, s'éloigneroient de vous, si leur récompense devoit être dans les décorations de la vanité. On ne peut les accepter sans fouler aux pieds les principes auxquels on doit la gloire d'avoir mérité des récompenses, sans payer de mépris la classe qu'on honore ; & le négociant digne de votre confiance, craindroit de devenir coupable d'une telle ingratitude envers ses semblables. C'est-là même un des caractères auquel vous pourrez le recon-



noître. Le grand PITT mourut dans le Lord-  
Chatham ; & celui-ci ne s'est jamais consolé d'a-  
voir ainsi trahi sa gloire. Le service des négocians  
que vous emploierez, loin de multiplier les inéga-  
lités monstrueuses qui désorganisent vos états ,  
doivent les détruire. Voilà la récompense de tels  
hommes , & non de vains titres de noblesse , ou  
de plus vaines décorations.

Mais , Sire , c'est trop long-tems abuser des  
momens précieux où le sceptre vient de tomber  
dans vos mains. Qu'ajouterois-je à cet écrit , que  
vos propres réflexions , nourries de faits qui vont  
frapper journellement vos regards , ne vous di-  
ront pas mille fois mieux que moi ? J'ai cru qu'il  
pouvoit n'être pas inutile d'éveiller ces idées au  
moment où une existence si nouvelle , une si  
grande variété d'affaires , & la multitude des in-  
térêts & des intrigues qui vont se croiser & se  
heurter autour de votre trône , pourroient vous  
ravir le calme d'esprit nécessaire pour résumer &  
choisir. J'ose espérer que ma franchise ne vous dé-  
plaira pas , si elle vous touche. O FRÉDÉRIC !  
méditez sur ces lignes libres & sinceres , mais  
respectueuses , & dites , daignez dire :

» Voici ce qu'on ne m'avouera pas , & peut-  
» être le contraire de ce qu'on me dira tous les  
» jours. Les plus courageux n'offrent aux rois que  
» des vérités voilées : ici je vois la vérité toute  
» nue.... Ah ! cela me vaut mieux que l'encens  
» vénal dont me suffoquent les faiseurs de vers ,  
» & les panégyriques d'académie qui m'ont saisi  
» au berceau , & qui me laisseront à peine au  
» cercueil. Je suis homme avant d'être roi. Pour-  
» quoi m'offenserois je parce qu'on me traite en

» homme ? parce qu'un étranger ; qui ne me  
 » demande rien , qui bientôt quittera ma cour  
 » pour ne me revoir jamais , me parle sans fard ?  
 » Il m'apporte ce que ses yeux , son expérience ,  
 » ses études , son entendement ont recueilli ; il me  
 » donne gratuitement ces vrais & libres avis ,  
 » dont nulle condition d'homme n'a si grand be-  
 » soïn , que ceux qui soutiennent une vie publique ;  
 » il n'a aucun intérêt à me tromper ; il ne peut  
 » avoir que de bonnes intentions..... Examinons  
 » attentivement ce qu'il nous propose ; car le  
 » simple bon sens , la candeur naïve d'un homme  
 » qui n'a d'autre métier que de cultiver sa raison  
 » & sa pensée , pourroit bien valoir & la vieille  
 » routine , & les ruses , & les formules , & les  
 » chimères diplomatiques , & les dogmes ridi-  
 » cules des hommes d'état par métier « .

QUE L'ÉTERNEL moteur des destinées hu-  
 maines veille sur vos jours ! qu'il vous les ac-  
 corde doux & actifs , c'est-à-dire , remplis par le  
 travail consolateur qui élève & fortifie l'ame ! Et  
 puissiez-vous goûter jusqu'à la dernière vieillesse ,  
 la pure félicité d'avoir tout fait pour la prospé-  
 rité d'un peuple , du bonheur duquel vous êtes  
 responsable , puisqu'il vous est confié !

F I N.



